

thier, qui n'a cessé de ronger ses ongles pendant la route, nous serons à la tête des défenseurs de la capitale.

Au même instant arrive une estafette, qui demande à grands cris si on sait où est l'empereur. Sur un signe, cet homme s'approche de sa voiture.

— Qui êtes-vous, et qui vous envoie vers moi ? lui demande Napoléon avec vivacité.

— Sire, je suis un des courriers particuliers de M. le comte de Lavalette, qui m'a chargé de remettre cette lettre à Votre Majesté, n'importe le lieu et l'heure où je la rencontrerais.

— Allons, donnez ! fait l'empereur.

Le courrier cherche dans ses poches et ne retrouve pas sa lettre ; il se tâte, se trouble, balbutie quelques mots. Napoléon tient toujours le bras tendu vers lui.

— Vous l'avez perdu, je parie ! s'écrie Napoléon.

Enfin, cet homme retrouve sa missive dans l'une de ses bottes ; elle avait glissé de sa ceinture, où il l'avait placée en partant. Napoléon la lui arrache plutôt qu'il ne la lui prend des mains, et l'ouvre avec précipitation. . . . M. de Lavalette lui annonce que la capitulation de Paris a été signée ce même jour à onze heures du soir, que les coalisés, avec les souverains, doivent faire leur entrée dans la capitale le lendemain à midi, et termine en disant que *tout était consommé*.

— Faute d'une heure ! s'écrie l'empereur avec un accent indéfinissable.

Il entre, suivi de ses officiers, dans la maison de poste, se fait apporter la carte sur laquelle il a coutume de marquer les différentes positions de ses troupes et celles occupées par les ennemis, au moyen de petites épingles dont les têtes sont enduites de cire de diverses couleurs ; mais bientôt il est forcé de renoncer à cette froide occupation de stratégie, dévoré qu'il est par l'inquiétude de savoir ce qui se passe en ce moment à Paris. Il sort de la maison de poste pour prendre l'air, car il répète à chaque instant que *sa tête est brûlante*, et il se promène à pas lents sur le bas côté de la route qui mène à Paris, et semble abandonné aux plus sombres réflexions. Ses officiers le suivent silencieusement. A peine y a-t-il dix minutes qu'il marche ainsi, que le général Belliard paraît à la tête d'une des colonnes d'artillerie qui viennent de quitter la capitale. Napoléon le reconnaît et l'appelle par son nom. A sa vue, Belliard saute à bas de son cheval, et bientôt la conversation la plus animée s'engage entre eux. Le général raconte à l'empereur les détails de la bataille. Dès que Bertrand, Caulaincourt et Berthier avaient vu Napoléon s'entretenir avec ce général, ils s'étaient tenus à l'écart ; l'empereur les rappelle bientôt.

— Eh bien ! messieurs, leur dit-il, d'après ce que j'apprends, il nous faut aller à Paris tout de suite : partons !

Et, prenant le bras de Belliard, il hâte le pas pour rejoindre les voitures qui sont restées attelées, à quelques pas, devant la maison de poste.

— Sire, lui disait Belliard chemin faisant, je puis certifier à Votre Majesté qu'à l'heure qu'il est, il ne doit plus y avoir de troupes dans la capitale.

— N'importe ! j'y trouverai la garde nationale ; ma garde m'y rejoindra demain, et avec elle j'aurai bientôt rétabli les affaires. Vous allez me suivre avec votre artillerie.

— Mais, sire, il y a autour de Paris plus de cent trente mille hommes.

— M. le général, reprit Napoléon avec un geste sublime et un regard superbe, ma garde saura bien se faire jour à travers ces gens-là.

— Sire, Votre Majesté s'expose à se faire prendre. . .

A ces mots, Napoléon s'arrête, et saisissant le bras de Belliard qu'il presse avec énergie :

— Moi ! . . . prisonnier d'un Russe ou d'un Prussien ! . . . Moi ! répète-t-il d'un ton de dédain, jamais ! Je sais le moyen d'échapper à une telle infamie.

Après de nouvelles instances de Napoléon pour marcher en avant et de nouvelles représentations de Belliard, auquel s'étaient joints Berthier et Caulaincourt, pour le dissuader de son projet, l'empereur dit d'un ton de résolution et de mépris tout à la fois :

— Allons, je vois bien que tout le monde a perdu la tête. Joseph est un . . . imbécile et Clarke un traître ; je commence à m'en apercevoir.

En ce moment, l'avant-garde de la colonne d'infanterie du maréchal Mortier parut sur la route ; Napoléon demanda impérieusement au duc de Vicence de faire avancer sa voiture, et continua de marcher la tête baissée, laissant échapper, de temps en temps, quelques exclamations sur ce qu'il appelait la *bêtise* de son frère et la *trahison* de son ministre de la guerre. Le prince de Neuchâtel, voyant que l'empereur ne prenait aucun parti et que le temps s'écoulait, car le jour commençait à poindre, le pressa d'envoyer à Paris M. de Caulaincourt, pour traiter avec les coalisés.

— Sire, ajouta-t-il, rien n'est désespéré. Il n'y a encore de signé qu'une convention ; et M. le duc de Vicence, en sa qualité, pourrait. . .

— M. le duc, interrompit Napoléon en s'adressant au duc de Vicence, Berthier a raison. Partez à l'instant, et voyez l'empereur Alexandre ; peut-être m'est-il encore possible d'intervenir. Je vous donne carte blanche ; mais songez, cette fois, que l'honneur et la dignité de la France sont entre vos mains.

Napoléon remonta dans sa voiture, et tous ceux qui l'avaient rejoint prirent la route de Fontainebleau. A six heures du matin, il entra dans la cour du Cheval blanc. Il ne voulut pas qu'on lui ouvrit les appartements d'honneur, et campa, plutôt qu'il ne logea, dans un petit appartement qu'il affectionnait particulièrement, celui situé au premier étage et qui longe la galerie dite de François Ier, le même où la reine Christine de Suède avait fait assassiner Monaldeschi. Puis il traversa cette galerie à pas précipités en disant à la cantonade et d'un ton de brusquerie qu'on n'avait jamais remarqué en lui :

— Je n'ai besoin de personne. Qu'on me laisse !

Puis enfin, après un moment de silence, appuyant ses deux poings fermés sur son front, il ajouta plus bas et d'une voix concentrée :

— Après tant de sang répandu, après tant de grandes actions, tant de triomphes, de travaux et de persévérance, voilà donc où viennent aboutir les choses humaines ! . . .

(A CONTINUER.)

